à mademoiselle Mars, qui se trouvait dans le foyer particulier de la Comédie-Française, lui dit en l'abordant :

— Eh bien, mademoiselle, serez-vous toujours une grande Bonapartiste ?

— Monsieur, lui répondit-elle, je la serai jusqu'à ce que les papillons soient des aigles

Et tout le monde éclata de rire au dépens de M. Papillon.

II.

Physionomie des salons — Le comte de Lauraguais — Le vicomte de Ségur et ses excentricités — Gossec — Sacchini et la première représentation d'*Edipe*. — Lecture d'un opéra-comique dans le salon de Robespierre

Un des traits les plus saillants du caractère français, c'est la causerie piquante et spirituelle. C'est dans les salons parisiens que commencèrent à se développer, il y a deux siècles, le goût et le sentiment des plus exquis délicatesses de l'art et de la poésie. La conversation a été chez nous le plus puissant auxiliaire des idées, tantôt sérieuse, tantôt légère et satirique, elle a contribué à adoucir les mœurs, à polir les intelligences, à mettre en relief les talents réels, à frapper de ridicule les médiocrités intrigantes, à introduire dans les relations sociales plus d'élégance et de charme. Les plus grandes illustrations littéraires et musicales du passé ont grandi dans les cercles de l'aristocratie et de la finance. Ces réunions, formées de l'élite de la société, eurent longtemps le privilège de juger en dernier ressort les écrivains, les compositeurs et les virtuoses, et ceux-ci ne se croyaient assurés du succès qu'après avoir reçu de ces oracles du goût un brevet de génie.

La tourmente révolutionnaire vint disperser cette fine fleur de l'esprit français. Les salons de Paris restèrent fermés pendant cette période, sous le Directoire, ils se rouvrirent timidement et ne reprirent tout leur éclat que sous le Consulat et l'Empire.

Le calme succédait à de pénibles agitations politiques, on respirait enfin. Le monde élégant recommença à se livrer au plaisir avec toute la vivacité, toute l'ardeur qui est la suite naturelle de longues et douloureuses privations. Des fêtes, des bals s'organisèrent de toutes parts, et l'on y déploya un luxe prestigieux. Les habitudes de confortable, les traditions d'esprit et de bon goût reparurent comme par magie aux premiers symptômes de l'ordre et de la sécurité. La causerie fine et ingénieuse, momentanément exilée de notre patrie, vint rendre aux cercles parisiens leur intérêt et leur animation. Les salons de François de Neuchâteau, de madame de Stael, de Lucien Bonaparte, de l'impératrice Joséphine, de la reine Hortense, etc., devinrent le rendez-vous des notabilités de l'aristocratie, de la littérature et des arts.

J'aurai souvent l'occasion de parler de ces réunions, et notamment de celle de madame de Stael, qui, abstraction faite de la couleur d'opposition un peu trop systématique, était sans contredit la plus remarquable de l'époque. C'est là que je vis de près une des physionomies les plus caractéristiques de l'ancienne cour, le comte de Lauraguais, charmant et beau vieillard, qui, à soixante-dix ans, conservait toute la verve et la gaieté de son éblouissante jeunesse. Le comte de Lauraguais était le type accompli du grand seigneur d'autrefois. Il aimait les arts et les artistes. Son inépuisable mémoire lui fournissait une foule de détails intéressants. Il avait été intimement lié avec la plupart des célébrités du dernier siècle, et notamment avec le malheureux Voltaire qui lui avait adressé plusieurs fois de fort jolis vers, dont il gardait précieusement le manuscrit. Le comte de Lauraguais avait été un des habitués les plus assidus et les plus spirituels de l'ancien foyer de l'Opéra. Il avait pris une part active aux luttes qui avaient éclaté à propos des débuts de mesdemoiselles Sallé et Camargo, il avait figuré avec éclat dans la guerre des Gluckistes et des Piccinnistes. A ce sujet, il nous raconta un jour une anecdote que je crois devoir rappeler, elle prouve que les grands artistes d'autrefois étaient étrangers à ces jalousies mesquines, trop fréquentes aujourd'hui dans le monde musical.

Laissons parler le comte de Lauraguais :

Piccinni s'occupait de mettre en musique l'opéra de *Roland*, dont Marmontel avait fait le poème, en apportant de profondes modifications au travail de Quinault. Donner à ce sujet des formes et des proportions en harmonie avec les exigences de la scène lyrique moderne, tel était le but des efforts combinés du poète et du compositeur. Gluck eut connaissance de cette particularité, et, bien qu'il travaillât à un ouvrage dont le titre et le sujet étaient parfaitement identiques, il ne témoigna aucun mécontentement. Convaincu que la musique de son rival, faite sur un poème meilleur que le sien, obtiendrait une juste préférence, il n'hésita pas à jeter au feu sa partition presque terminée.

Ses amis protestèrent énergiquement contre ce qu'ils appelaient une folie.

— Il est inconcevable, disaient-ils, que vous renonciez ainsi aux avantages d'un travail qui pourrait accroître votre renommée et votre fortune.

— Que m'importe.

— Mais, que direz-vous, si le *Roland* de Piccinni échoue dès son apparition ?

— J'en éprouverai un véritable regret.

— Et s'il obtient un succès éclatant ?

— Alors je m'emparerai du sujet, et je le traiterai à ma façon.

Ce trait peint le caractère de Gluck.

Parmi les habitués les plus assidus des salons de Lucien Bonaparte, je citerai le vicomte de Ségur, homme de beaucoup d'esprit, et qui a composé seul ou en collaboration, un assez grand nombre de vaudevilles, d'opéras comiques et de chansons ravissantes. C'était un des membres les plus distingués de l'ancien Caveau. Le vicomte de Ségur possédait de brillantes qualités, auxquelles se mêlaient quelques ridicules. Il avait conservé soigneusement le costume excentrique du temps du Directoire, et il avait la manie de ne jamais prononcer les *r*. Dans les salons, au foyer de l'Opéra, il vous abordait invariablement par cette phrase :

Bonjour, mon chère, comment vous portez-vous ?

Cette bizarrerie lui attirait parfois des railleries piquantes. Lays surtout le contrefaisait à ravir. Mais ses réparties, pleines de sel et d'à-propos, finissaient ordinairement par mettre les rieurs de son côté.

Je voyais beaucoup Gossec. C'est un des plus aimables vieillards que j'ai connus. Pendant sa longue carrière il s'était trouvé en relation avec les hommes les plus marquants dans les arts, et il avait recueilli de nombreux souvenirs.

Je lui demandais, un jour, s'il avait connu Sacchini.

— Certainement, me répondit-il, j'ai même assisté à la première représentation d'*Edipe*.

Et, à ce propos, il me conta l'anecdote que voici.

— A la première représentation d'*Edipe*, la salle était non-seulement remplie, mais toutes les avenues étaient occupées. Les spectateurs étaient partagés en deux factions également violentes, l'une applaudissait avec un enthousiasme indescriptible, l'autre sifflait avec un frénétique acharnement. En traversant un corridor, Sacchini vit un grand et gros homme adossé contre un des poêles, et de là soufflant de toute la force de ses énormes poumons dans un cor de chasse. Il sifflait, mais il sifflait à déchirer son propre tympan. Sacchini vint à lui,

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes bien mal placé dans ce corridor, car vous sifflez sans être entendu, et, d'un autre côté, vous n'entendez pas ce que vous sifflez.

L'homme au cor de chasse regarda le maestro d'un air étonné, et suspendit un moment sa diabolique musique.

— Monsieur lui dit-il après l'avoir examiné avec attention, seriez-vous un ami de l'auteur ?

— Bien mieux que cela je suis l'auteur lui-même.

— Vous, monsieur ?

— Oui, sans doute, et si vous voulez me faire l'honneur d'accepter une place dans ma loge, il m'en reste heureusement une que je puis vous offrir. Venez, vous serez en face, assis et bien plus commodément placé pour siffler, en bonne conscience, que dans ce corridor. Qui jamais oeut parler d'un sifflet partant d'un corridor ?.. Venez, monsieur, et je